Notes préparatoires de l'intervention de Cécile Moulain

Tribunal des générations futures

Faut-il faire de l'EAC à tout prix ?

Je questionne toujours mes élèves (ce public captif entre tous, soumis à l'obligation scolaire) sur ce qu'ils vivent, pensent et ressentent lors d'expériences EAC. Tous mes élèves, sans exception, disent qu'ils n'auraient jamais lu ces livres si on ne les leur avait pas proposés/imposés, dans le cadre de la classe ou d'un projet. Pourtant beaucoup disent que cette lecture les a changés, a été importante, voire la plus importante de leur vie. S'ils doivent qualifier cet espace d'échanges qu'on ouvre pendant la lecture d'une œuvre, ils parlent spontanément d'espace de liberté d'expression, unique dans l'école. Alors, non, ils n'ont pas le choix, mais on peut parler de liens qui libèrent alors.

Certes, dans ce travail de médiation de la lecture et de la littérature contemporaine, je ne réponds jamais à une attente formulée par les jeunes : du genre « je voudrais lire un livre qui me rende plus forte pour affronter l'adversité », « je voudrais m'émanciper, survivre à la violence sociale, à la rupture avec ma famille, ma religion, grâce à la consolation de la littérature », « je voudrais faire une projet culturel qui me sorte du quartier parce que le monde est vaste et que je n'ose pas y penser ma place », « je voudrais faire un projet culturel qui me donne la parole parce que la honte sociale m'impuissante », bizarrement, personne ne formule ses attentes ainsi… Pourtant, c'est ce qui ne manque pas de se produire.

Je vois tous les jours que ce n'est pas en cours d'Éducation Morale et Civique qu'on lutte le mieux contre l'obscurantisme, l'exclusion sociale, mais en entrant ensemble en littérature, en faisant l'expérience empathique et ontologique de vivre d'autres vies que la nôtre et de le faire, ensemble, dans la diversité de la classe. Que l'hospitalité du livre fait plus pour l'intégration des enfants issus de l'immigration, pour les enfants des milieux populaires que toutes les injonctions ministérielles, quand la littérature figure un accueil possible et révèle notre humanité, notre appartenance à l'humanité.

Vivre des rencontres avec des auteurs qui peuvent paraître ratées au premier abord, c'est arrivé plusieurs fois. Mon travail alors c'est de comprendre ensemble ce qui s'est passé ou ce qui ne s'est pas passé, qui nous a manqué. C'est souvent lié aux représentations préalables que les élèves ont de l'auteur ou que l'auteur peut avoir de nos élèves.

Qu'une auteure (Claire Ubac) n'ait pas cru un élève qui lui disait que c'était la plus importante lecture de sa vie, et déroule un discours qui ne prenne pas en compte son public, a laissé mes élèves dans l'incompréhension d'une rencontre tant attendue et pourtant ratée. Nous avons correspondu avec l'auteure pour comprendre. La richesse de cet échange a été une révélation pour elle, et pour nous. Elle en a témoigné avec gratitude dans le recueil « Lire est le propre de l'homme » publié par l'école des loisirs.

Quand nous avons reçu Thomas Vinau cet automne pour le camp des autres avec une classe de 3e, l'exigence de la langue, la violence sociale dénoncée dans le roman, que les élèves ont fortement éprouvées, Thomas Vinau en tant que personne, ne l'incarnait pas comme ils se l'étaient imaginé. Ce qui les a surpris. A contrario, l'auteur ne s'attendait pas à tant d'intensité dans l'échange et s'est trouvé démuni, par l'inconnu, par l'émotion. C'est en démêlant tous ces sentiments, a posteriori, que l'élucidation a lieu, ce que l'auteur a nommé plus tard en nous adressant des messages, le choc des cultures, avec une reconnaissance et une estime qui construisent leur légitimité de lecteur.

Si mon institution a encore beaucoup de chemin à faire pour être à la hauteur des enjeux, dans ce travail qui peut paraître singulier, je suis soutenue par Bruno Gallice de la DAAC de Grenoble, mon unique complice.

Je suis fière d'être fonctionnaire de l'État et d'être à ma place.

Je n'ai pas besoin d'être soutenue par les gens d'en haut parce que je suis portée par ceux d'en bas. Ceux qui m'élèvent (mes élèves), m'obligent.

La lecture dont je parle, qui s'émancipe de la norme scolaire, est en elle-même une pratique artistique, une Geste, un sport de combat. Parce qu'il faut sauver les enfants de la violence de l'institution scolaire (de la société) en tant qu'outil de reproduction et de discrimination sociales, l'art, la pratique artistique dont je parle, au cœur de l'école, le peut. Alors, elle le doit.